

LE PORTRAIT DE BEBE

Dans le procès en séparation qui fit tant de bruit au commencement de cette semaine, le président, s'adressant à la demanderesse, dit :

— Comment avez vous pu quitter votre ménage, après deux années d'une vie heureuse, après avoir joui du bonheur ineffable de la maternité, ayant un mari qui vous adorait et qui adorait son enfant ? Si la femme oubliait, la mère devait se souvenir !

Madame X... répondit :

— C'est justement parce que je n'étais plus mère : notre enfant était mort.

— Cette douleur au lieu de vous séparer, devait à jamais vous unir.

Ces mots firent sourire Mme X... Ils sont si vrais, cependant, madame X..., que je me permets de vous dédier cette histoire.

* * *

Marie était blonde, elle avait des yeux verts, des dents blanches, des lèvres rouges, des oreilles roses, des joues fraîches, des cils et des sourcils noirs.

Jacques était roux brun ; il avait des yeux noirs, les dents brillantes, de grosses lèvres, le nez fin, le teint pâle, les moustaches blondes et la bouche toujours souriante.

Marie travaillait au premier étage près de la fenêtre, Jacques travaillait en face ; un vrai travailleur, allez, il était à l'établi de six heures du matin à sept heures du soir. Le premier jour qu'ils s'étaient vus, il avait souri ; elle avait rougi, baissé les yeux et fait la moue. Huit jours après, ils se rendaient sourire pour sourire ; quinze jours après, ils s'étaient rencontrés à la porte et... ils avaient rougi tous les deux.

Un mois plus tard ils se parlaient... Six mois, enfin, et étant d'accord, le mariage fut décidé.

Vous dire ce que l'on s'amusa à la noce est peu facile. Oh ! la jolie petite fête ! comme tout ce monde était joyeux ! Comme on riait, comme on dansait ! sans compter que chaque fois qu'on quittait le restaurant pour aller faire un tour, les mariés en tête, les passants se retournaient, disant :

— Oh ! les beaux enfants... un ménage bien assorti.

Il fallait voir ce ménage-là travailler ! Ah ! mais c'est que ni Jacques ni Marie ne voulaient que leur petit fût malheureux, ils voulaient qu'il eût, en venant au monde, son petit trousseau bien complet, ils voulaient

que la tirelire fût pleine, afin que Bébé ne manquât de rien.

C'est rude, allez, le travail ; ils le savaient par eux-mêmes, les courageux, et ils voulaient que Bébé ne devienne pas un ouvrier.

Aussi, pour leur enfant futur, ils en usaient de la santé ! ils en sacrifiaient de la vie ! les braves enfants.

* * *

Un dimanche, Jacques revenait de l'atelier, après sa demi-journée... il était père !

Ah ! le fou ? il le fallait voir ; il allait, il venait, il courait, il chantait... il mangeait sa petite mère de baisers et son bébé donc, il manquait l'étouffer. Il prit plus de dix témoins pour déclarer son fils à la mairie.



Mme MYENBERG

Pianiste

Médaille d'or des Conservatoires de Belgique

Dès que l'accouchée fut sur pied, le travail recommença, et fort ! Dame ! on était trois.

Pendant un an bébé devint beau, mais beau, et amusant donc. Il trouvait qu'il ressemblait à elle, elle trouvait qu'il ressemblait à lui, naturellement. Il avait des petites mines si jolies, qu'un dimanche de soleil on le mena chez un photographe, et que Jacques dit :

— Vous savez, pas d'économie, de la belle ouvrage, mettez-y le temps.

Le portrait, bien ressemblant, fut pendu d'un côté de la cheminée, en pendant avec le portrait en miniature à la couleur fine de la grand'mère.

* * *

Un soir, lorsque Jacques rentra, Marie lui dit que Bébé avait mal à la gorge. Il courut vite chercher un médecin, on exécuta

son ordonnance ; toute la nuit, elle ou lui portèrent le pauvre petit dans leurs bras. Au matin, Bébé expira sur les genoux de son père. Ah ! si vous aviez vu Marie devant le berceau de son fils :

— Pourquoi que vous me l'avez pris, Seigneur ! Mais qu'est-ce qu'il vous avait fait, le pauvre chérubin... Vous savez bien que mon homme ou moi, si vous nous aviez demandé notre vie, nous vous l'aurions donnée...

Mon Dieu, qu'est-ce que vous voulez donc que je fasse maintenant sans mon petit enfant ?

Et quand les croques morts vinrent lui voler son enfant, quelle affreuse scène !

Dès que le pauvre petit fut couché dans le cimetière, le ménage devint triste, Marie pleurait, pleurait toujours ; Jacques, sachant qu'il ne devait plus trouver la gaieté au foyer, rentrait tard. On se disputa, on se fâcha... comme les petites joues roses sur lesquelles les lèvres se rencontraient n'étaient plus là, on resta des jours, des semaines à se bouder.

Un jour, las de la vie qui n'amenait que des disputes, qui ne promettait que des ennuis pour le présent, que de la misère pour l'avenir, en se fâcha tout de bon, et l'on résolut de se séparer.

Tout était entendu, il dit :

— Je suis un homme, je travaille, je gagne ma vie, je pars avec mes effets, et je te laisse tout le ménage.

— Je n'en veux pas... le ménage est à vous, je ne veux rien de vous.

— Tu dis des bêtises, je te laisse tout, et voilà.

— Non ! je ne veux rien, qu'une chose et je l'ai... J'irai demeurer avec ma mère.

— Quelle chose que tu a prise ?

— Le portrait de Bébé.

Elle montra le petit tableau.

— Ah ! mais non !... pas ça ! prends tout ici, tout, le ménage, les affaires, mais Bébé, c'est à moi.

— Oh ! tu n'auras pas le courage de le prendre à sa mère !

Il fut remué par l'accent avec lequel Marie dit ces mots.

— Au moins, avant de partir, je peux bien le voir.

— Pauvre mignon, fit la mère les yeux pleins de larmes et souriant au portrait.

Jacques s'avança près d'elle pour regarder par dessus son épaule et, le cœur gonflé, essuyant ses yeux de ses grosses mains rudes :

— Pauvre Bébé... s'il était là !

— S'il était là, t'aurais été raisonnable.